

YVAN LAMONDE • MARIE-ANDRÉE BERGERON
MICHEL LACROIX • JONATHAN LIVERNOIS

LES INTELLECTUEL.LES AU QUEBEC

UNE BRÈVE HISTOIRE

DEL BUSO

En couverture :

André Fournelle, *État de choc n° 3*, 1992 (détail)

Tubes néon, matériel électronique et boîtier en acrylique fumé

1 m x 2,40 m x 30 cm

Coll. : Musée de la confédération, Île-du-Prince-Édouard

Distribution au Canada : Socadis

www.delbussoediteur.ca

Diffusion en France : Tothèmes Diffusion

© Del Busso Éditeur 2015

Dépôt légal : 4^e trimestre 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923792-78-1

ISBN (EPUB) 978-2-923792-81-1

Imprimé au Canada

Avant-propos

Moins axée sur des modèles connus, ou sur un projet théorique de définition sociologique, la présente histoire est d'abord sensible aux conditions d'émergence de l'intellectuel.le comme figure de la modernité, entendue au sens de l'affirmation du sujet et d'un sujet à la hauteur sinon à l'avant-garde de son temps. Proposer une brève histoire des *intellectuel.les* au Québec est notre manière de dire que nous avons voulu porter une attention particulière à la forme spécifique d'affirmation intellectuelle des femmes. C'est pour bien souligner cette intention de redonner aux femmes la place qui leur revient que nous avons eu recours à cette graphie pour le titre du livre. Dans le texte même, les désignations et règles grammaticales usuelles ont été appliquées. Nous avons proposé de marquer avec force le passage d'une exclusion systématique des femmes, à un début d'intégration, en recourant au masculin comme terme générique dans les premiers chapitres, puis en introduisant la désignation « intellectuel.le » de manière systématique à compter du chapitre cinq (1945-1970). Parler de l'intellectuel.le et a fortiori de l'intellectuel.le catholique ou de l'intellectuel.le syndicaliste, incitait à remettre en question l'histoire et l'extension de ces notions, au lieu de présumer du caractère neutre et inclusif de leurs variantes « masculines ». Cependant, cette proposition n'a pas été retenue par l'éditeur en raison des implications grammaticales inextricables de la graphie « intellectuel.le ».

Nous avons aussi fait place à des intellectuels avant que ne soit utilisé le substantif, même si nous pensons que l'occurrence et la récurrence du terme sont indicatives de la conscience qu'eux et leurs contemporains en prennent. En ce sens, parler de l'intellectuel.le comme homme et femme de discours critique, médiatisé et porteur d'idées nouvelles permet de caractériser sans trop de distorsion des personnalités avant que ne se généralise, avec la Crise des années 1930, la figure identifiée à une fonction sociale.

L'histoire présentée ici prend en compte deux trames fondamentales de la société québécoise : la religion et le nationalisme. Inévitablement, nous avons eu à nous interroger sur la réalité de l'intellectuel catholique, par exemple, et sur les obstacles à l'émergence des intellectuels en général. On pourra sans doute, en la matière, aller plus loin ou ailleurs, mais avant quelque vol de haute altitude, il faudra au moins composer avec ce pilotage de brousse historique qui repère les figures du terrain. Ce parcours rapide offre l'avantage de faire découvrir, sous un angle novateur, les débats d'idées tenus au Québec par des femmes et des hommes depuis un siècle et demi.

Conclusions

Comment l'intellectuel peut-il exister sans anachronisme avant que le mot même ne soit d'un usage raisonnablement courant ? C'est qu'il a pu exister avant qu'une fonction sociale lui ait été attribuée, comme à l'époque de l'affaire Dreyfus en France, au tournant du xx^e siècle. C'est aussi que n'étant pas de génération spontanée, l'intellectuel a « pré-existé » dans des formes qui sont devenues les siennes mais qui existaient avant même que son rôle ne soit consacré. Cette forme principale, l'intervention dans une « publication » ou dans la gazette publique, la presse, la revue est antérieure à la fonction reconnue de l'intellectuel. Elle en constitue la trame première et une définition de l'intellectuel comme homme ou femme de discours critique et *médiatisé* rend compte du rapport historique nécessaire entre l'intellectuel et l'intervention publique via la presse ou l'imprimé¹.

L'intellectuel ne peut être qu'un citoyen critique devant des faits et des discours criants d'injustice. Le citoyen qui consent à la réalité, la défend et propose de la « conserver » telle, ne sortira jamais d'une majorité silencieuse ; il pourra, face à l'intellectuel critique, continuer à défendre le statu quo et à

1. L'imprimé est la trace, la plupart absente dans d'autres médias comme la radio, la télévision et les médias sociaux. Un colloque récent à Fribourg et Lausanne (octobre 2015) a exploré les rapports entre l'intellectuel et la radio (<http://www.infoclio.ch/fr/node/136042>).

discuter des raisons et arguments avancés par l'intellectuel. Agissant ainsi, il pourra vouloir, par sa *réaction* à l'intellectuel critique, se dire aussi intellectuel, encore que le plus souvent il commence d'abord par s'y refuser tant l'intellectuel lui semble contester à tort les valeurs dominantes.

Cette trame traverse l'histoire des intellectuels québécois qui doivent se situer par rapport à deux axes incontournables : le nationalisme et la religion catholique. L'intellectuel québécois naît et s'affirme dans cette atmosphère à l'air parfois raréfié. C'est pourquoi il faut rapidement se demander ce que peut être un « intellectuel catholique », car des hommes de lettres religieux s'opposent aux intellectuels, puis cherchent bientôt à en revendiquer le statut tant ils leur faut obtenir la même reconnaissance pour avoir la même stature et pouvoir du coup combattre efficacement avec les mêmes armes les erreurs énoncées par les intellectuels critiques et contestataires. L'abbé Groulx est au Québec la figure exemplaire de cette démarche du clerc en position de pouvoir entre 1870 et 1930 et pour qui l'intellectuel est porteur de « laxisme », de « critique outrancière », de « péril doctrinal » et d'une « hypercritique qui ébranle les traditions les plus vénérables ». Sa vie durant, cet éveilleur d'esprit catholique trouvera les intellectuels inacceptables parce qu'il les identifiera aux intellectuels français tantôt républicains et laïques, tantôt gidien, sartrien et camusien. Et pourtant, dans la figure du personnage de Lantagnac de son roman à thèse *L'appel de la race*, Groulx se met autobiographiquement en scène dans une cause acceptable : plaider en faveur de la conscience catholique et française devant la menace d'une réalité protestante et anglophone.

Il s'est par ailleurs trouvé des « intellectuels catholiques » français qui ont donné ses lettres de créance à la fonction

de l'intellectuel. Maritain, surtout, Mounier, Daniel-Rops, Bernanos, venus avec les années de Crise spirituelle, au moment où la jeunesse catholique s'engageait de façon inédite dans des causes inédites, ont fait bouger l'institution ecclésiale et ont ébranlé le cléricalisme, principal obstacle à l'émergence de l'intellectuel.

L'histoire de l'intellectuel est un regard sur son rapport à la connaissance, une prise en compte du statut de la connaissance dans une société donnée. Homme de raison, l'intellectuel critique québécois a vécu dans une mentalité où, dans l'arbre de la connaissance, le tronc était la religion ou la théologie et les branches étaient les autres savoirs, philosophie, sociologie, sciences. L'englobant intellectuel et culturel dans lequel émerge l'intellectuel est structuré par une hiérarchie où le religieux prévaut sur le civil, la foi sur la raison, l'Église sur l'État.

Il s'est aussi trouvé ici des intellectuels catholiques pour miner les positions temporelles de cette superstructure du spirituel : le dominicain Georges-Henri Lévesque, qui a ouvert, avec l'instrument maritainien de « la distinction », la principale brèche dans le rapport du catholicisme au politique et au national ; le frère Marie-Victorin, qui demandait de « laisser la science et la religion s'en aller par des chemins parallèles » ; Gérard Pelletier à la JEC et à *Cité libre*, inspirée d'*Esprit* ; l'iconoclaste Jean Le Moine, le Centre catholique des intellectuels canadiens ; Pierre Vadeboncoeur, les abbés Dion et O'Neill ; Fernand Dumont ; Hélène Pelletier-Baillargeon ; le Frère Untel ; le chanoine Jacques Grand'Maison. Des intellectuels croyants, catholiques discrets et souvent non proclamés, qui se sont tenus debout et non agenouillés en questionnant les pouvoirs et les retards de l'Église.

Les trames de la religion et du nationalisme ont déterminé séparément et ensemble l'émergence de l'intellectuel. Il a fallu à celle-ci et à celui-ci critiquer la « doctrine » que l'Église catholique a affichée aussi tôt et aussi longtemps qu'elle a pu. Il a fallu la critiquer pour en sortir et voler avec les ailes de la liberté de penser. L'intellectuel a dû aussi se distancier de l'impératif de « l'action », nécessairement liée à cette doctrine, et conquérir un droit de parole qui donnait du coup un statut à la parole, au discours, à un autre discours. Les intellectuels ont longtemps battu ce sentier pour sortir sur un belvédère de directions nouvelles.

La formule *instaurare omnia in Christo* s'est accompagnée au Québec de la formule *instaurare omnia in nationalismo* dans la mesure où l'intellectuel acceptable avait « des devoirs envers la nationalité ». Nationalisme d'un certain type, donc, conservateur, traditionaliste, instrumentalisé pour étayer la religion. Et c'est parce que ce nationalisme a lentement et tardivement vu passer le train de la modernité qu'il s'est disqualifié dans sa version anachronique. On comprend que B. Brunet, A. Desrochers, R. Garneau aient fait référence à *La trahison des clercs* (1927) de Julien Benda et que Pierre Elliott Trudeau ait visé les rédacteurs indépendantistes de *Parti pris* en parlant d'une « nouvelle trahison des clercs ».

Le nationalisme traditionaliste confronté à la constante et réelle menace de survie des Canadiens français a cherché et trouvé un avenir dans le providentialisme et dans une vocation religieuse messianique en Amérique du Nord. Un intellectuel critique pouvait-il répéter ce prophétisme ?

Si l'on se réfère à la définition de l'intellectuel proposée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli – un homme du culturel passé au politique –, force est de reconnaître qu'il faut à l'intellectuel traverser la politique pour atteindre le

politique. Le défi fut particulièrement grand au Québec, où l'existence de la nation tenait au combat politique et à la lutte constitutionnelle, aussi bien en 1791 qu'en 1867. La politique a annexé les forces vives de la nation, y compris les intellectuels et les intellectuelles, ces dernières pour des raisons spécifiques. Rapidement devenue partisane et bipartiste, la politique a embêté les intellectuels : l'esprit de parti a tout drainé, y compris l'esprit critique. L'intellectuel s'est levé au moment de la Crise économique et de la crise de la démocratie parlementaire lorsqu'il a vu qu'il fallait substituer le parti de l'esprit à l'esprit de parti. Au même moment, le corporatisme le tentait en faisant miroiter une place d'office au Parlement pour les universitaires et les intellectuels. De quelle corporation ceux-ci pouvaient-ils bien faire partie ? De quoi y a-t-il représentation dans ce scénario, si ce n'est de la corporation plutôt que de la souveraineté populaire ?

L'occurrence du substantif « intellectuel » en 1901 n'est pas nécessairement l'alpha de l'intellectuel. À vrai dire, l'intellectuel prend un essor irréversible au Québec avec la Crise des années 1930. Mais la dynamique temporelle prend son élan auparavant chez l'homme et la femme de discours et dans un bassin de polygraphes d'où émergent des savoirs spécialisés que reconnaît, par exemple, la Société royale du Canada. De manière différente, Gérin, Groulx, Marie-Victorin sont des hommes de savoir, mais pas que de savoir. De vouloir aussi. Les « exotiques » leur sont contemporains, eux qui, à la fin des années 1910, critiquent le nationalisme littéraire et opposent, selon le mot de Victor Barbeau, « la patrie de l'intelligence, la patrie de l'esprit » à « la patrie des blés et des clochers ».

Groulx alias Aloné de Lestres dépeint un intellectuel dans *L'appel de la race* de 1922, un homme, Lantagnac, qui

n'obéit qu'à un seul commandement, celui de sa conscience. Symboliquement, la confrontation de Groulx par le jeune père Lévesque en 1935 traduit l'ébranlement des deux piliers de « la doctrine », la religion et le nationalisme. Le milieu intellectuel québécois baigne encore dans la condamnation (1926) de *L'Action française* de Paris. D'autant plus que l'homme qui a servi là-bas de passeur, Jacques Maritain, jouera le même rôle ici entre 1934 et 1945. Le « distinguo » de Maritain – se comporter en chrétien et non seulement en tant que chrétien – a eu une fonction de sésame intellectuel parmi les catholiques. Repris par le père Lévesque, la distinction entre action catholique et action nationale était le commencement de la fin. On l'a bien vu à l'époque en pointant du doigt le vecteur qui allait mener de la distinction à la séparation ; nous voyons aussi rétrospectivement la vérité de cette intuition. Il est significatif que ce soit le premier grand intellectuel québécois, André Laurendeau, qui ait été le propagateur des distinctions de Maritain, lui, le jeune nationaliste qui cherchait à dédouaner le nationalisme local, en formulant l'idée, entre autres, que le nationalisme devait « par étapes » mener à l'international.

Jean-Charles Harvey fixe dans la fiction le milieu intellectuel des années 1930 dans *Les demi-civilisés* (1934), milieu de prolifération des revues d'idées. Cette décennie est celle aussi de l'identification de l'intellectuel. Par le père Lévesque qui ouvre la première brèche par où l'intellectuel critique pourra se faufiler en dénouant le nœud étouffant de la politique et de la religion et en accédant au politique non réduit à l'esprit de parti. Puis par René Garneau, lecteur de Benda et critique du globalisme, qui cherche le point d'équilibre entre enracinement et déracinement, position d'inconfort par excellence de l'intellectuel.

Tout comme la Crise, la guerre est un catalyseur dans l'affirmation de l'intellectuel au sens où elle rend évidentes l'industrialisation du Québec et ses conséquences sur la critique soutenue du traditionalisme entretenu par Duplessis et par une hiérarchie catholique jalouse de son pouvoir temporel. La guerre suscite autant chez Vadeboncoeur que chez Trudeau une critique de l'irréalisme de la culture québécoise, sorte d'existentialisme local dénonciateur de l'idéalisme de la pensée ambiante.

Les mots « conscience » et « prise de conscience » font partie, avec « authenticité », « sincérité » ou « être vrai », du nouveau lexique de l'époque : Aquin, Langevin, Lavigne, Vadeboncoeur à propos de Borduas en sont les usagers les plus fréquents. L'esprit critique passe par la dénonciation de la peur (Harvey, Borduas, Frère Untel) et par la conquête et l'affirmation du parti de l'esprit, de la liberté de l'esprit. La contribution de Maurice Blain à *Esprit* en 1952 donne le ton, tout comme la reconnaissance par Vadeboncoeur de « la minute de vérité » d'un Borduas balise la conscience d'eux-mêmes des intellectuels plus nombreux à *Cité libre*, à *Liberté*, à l'ICAP et à *Maintenant*, où l'intellectuel catholique a intériorisé une discrétion nouvelle obligée. Cette identification et cette reconnaissance de soi de l'intellectuel se traduisent dans les deux enquêtes de *Liberté* (1959) et du *Nouveau Journal* (1962) sur les intellectuels, la dernière donnant l'heure des intellectuels établis davantage que celle des Jeunes-Turcs à venir, l'année suivante, à *Parti pris*, où s'affirme l'intellectuel critique radical, socialiste, souverainiste et laïque.

« Un néonationalisme qui passe par une libération nationale décolonisatrice et qui se présente comme de gauche renoue avec le nationalisme. » La chose surprend

et ne surprend pas : au Québec, la conscience de classe doit être portée par la conscience nationale. C'est là un débat entre *Parti pris* et *Cité libre* où s'était formulée une critique aussi vive du nationalisme que du cléricanisme. Après une crise profonde du nationalisme qui avait confronté les intellectuels mêmes de *L'Action nationale*, celui-ci ne pouvait renaître qu'à gauche grâce à la réflexion de Vadeboncoeur, de Dumont, de Jean-Marc Léger, dans un premier temps. La mise en exergue par Vadeboncoeur à *La ligne du risque* (1963) d'une référence et à Groulx et à Borduas disait clairement l'espace franchi par les intellectuels dans l'après-guerre.

À partir des années 1970, c'est dans un climat de morosité que plusieurs intellectuels, comme Fernand Dumont et Hélène Pelletier-Baillargeon, s'inquiètent du passage rapide de la société québécoise à la modernité. Si un bon nombre de ceux-ci escortent le Parti québécois (comme Pierre Vadeboncoeur), plusieurs s'en détachent – comme Pierre Vallières – et témoignent d'une difficulté, pour l'intellectuel, de passer de la mystique à la politique, pour reprendre la distinction de Péguy, convoquée par François Ricard en 1980.

L'échec référendaire et le retour à une « petite noirceur » (Jean Larose) amènent l'intellectuel québécois à s'interroger, encore et toujours, sur le destin québécois, sur son rapport aux États-Unis (voir les essais de Jacques Godbout), sur la suite des opérations. Des universitaires comme Jean-Marc Piotte observent tout de même son recul, son absence en cette période où le néolibéralisme tend à s'imposer un peu partout en Occident. Les figures contestataires sont-elles bel et bien absentes, laissant plus de place à l'intellectuel esthète, tenant d'une certaine « droite culturelle », pour reprendre les thèses de Jacques Pelletier (1994), taçant les

figures de F. Ricard, J. Larose, Denise Bombardier et J. Godbout? Chose certaine, a posteriori, un intellectuel engagé comme Gabriel Nadeau-Dubois se reconnaîtra dans les figures de Michel Chartrand, F. Dumont et P. Vadeboncoeur et constatera un hiatus pour la période 1980-1990.

Les années 2000-2010, marquées au coin par l'altermondialisme, les enjeux environnementaux, bien souvent liés aux enjeux nationaux, et les grandes contestations sociales (le printemps étudiant de 2012), ramènent à plusieurs égards la figure de l'intellectuel critique. De nouvelles figures émergent, de nouveaux clivages aussi, qui ne sont plus nécessairement liés à l'opposition entre souverainistes et fédéralistes. Tandis que le conservatisme (social) prend de plus en plus de place, des figures d'intellectuels critiques, comme Mathieu Bock-Côté et Éric Bédard, sont omniprésentes dans les médias. La plupart de ces intellectuels n'hésiteront pas à conseiller le Prince, dans ce cas-ci le Parti québécois de Pauline Marois, qui a tenté de sortir du nationalisme civique pour se rapprocher d'un « nous » inclusif. Cette approche, culminant dans la charte des valeurs québécoises, fut un échec retentissant.

À gauche, la continuité avec la génération des années 1960-1970 est clairement revendiquée. Des figures émergent, de plus en plus conscientes de leurs traditions. Investissant également les médias, des intellectuels comme Gabriel Nadeau-Dubois tentent de concilier certaines valeurs socialistes et l'indépendantisme, cherchant une diagonale du côté de P. Vadeboncoeur, de Gaston Miron et de figures comme Jean Jaurès.

La notion d'hommes et de femmes de discours critique et médiatisé a facilité la conceptualisation de l'émergence des intellectuelles. En raison de la spécificité de la démarche

intellectuelle et politique des femmes, il a paru pertinent de suivre la trajectoire propre des intellectuelles plutôt que de forcer leur intégration dans un seul et même récit. Peut-être une autre histoire des intellectuels et des intellectuelles pourra se faire croiser les deux expériences, mais pour la première fois, ici, une trajectoire et des trames, en somme un maillage, sont proposés.

La spécificité du discours critique féminin tient au combat pour l'obtention d'un statut de citoyenne égal à celui des hommes : statut juridique, statut politique, statut intellectuel. Le discours des intellectuelles ne pouvait pas ne pas être requis par cette quête de droits fondamentaux et on peut affirmer qu'à ses débuts, à tout le moins, l'intellectuelle est une féministe.

L'attention particulière accordée ici à la publication en 1965 de *Dans un gant de fer* de Claire Martin empêche tout anachronisme qui aurait faussé la réalité de l'intellectuelle avant 1965, mais elle indique surtout la valeur exceptionnelle de l'écriture intime au féminin toujours riche en aperçus sur le processus même d'identification et d'affirmation de la démarche intellectuelle des femmes. L'intellectuelle est aussi un « je » en même temps qu'un « nous » féminin et citoyen.

Ce que montre cette première généalogie de l'intellectuelle, c'est qu'un double mouvement permet de comprendre la manière dont s'articule cette histoire. C'est peut-être d'abord sur un axe assurant la jonction entre le militantisme et la prise de parole que se forme avant tout cette figure de l'intellectuelle engagée. Ainsi, les militantes de terrain passent aisément à l'écrit et documentent leur expérience du féminisme en l'observant sous le prisme de considérations plus larges, comme autant de réflexions *sur* le féminisme

comme idéologie et comme lutte, mais portées sur un objet social, politique ou autre. Première articulation, donc : l'intellectuelle québécoise navigue entre le discours médiatisé et le militantisme de terrain pour faire en sorte que précisément, le discours lui-même – le fait de prendre la parole – devienne un mode d'action ; le cas des suffragistes est à cet égard éloquent. La deuxième articulation concerne l'investissement des sphères de grande consommation et des sphères restreintes. On a pu constater, à la lecture de cette histoire, que les intellectuelles ont investi différents types de médias, allant du *Journal de Françoise* à *Châtelaine* ou *Cité libre* et *Québécoises deboutte!*, puis passant par la télévision et la radio, pour atteindre différents publics. Contrairement aux hommes, le lectorat typique des intellectuelles, en particulier avant 1969, n'est pas composé que de pairs du même sexe. L'entreprise de persuasion que présente la majorité des textes vise généralement une ou plusieurs de ces trois instances : 1) le pouvoir (gouvernemental ou clérical) ; 2) les intellectuels chez qui l'on pourrait trouver de potentiels alliés ; 3) les femmes de toutes catégories sociales, les mères, les travailleuses.

Le lieu de publication est tributaire du niveau de reconnaissance. En ce sens, il faut considérer que les femmes n'ont parfois pas eu d'autres choix que d'investir des lieux de publication qui, disons-le, détenaient un moins grand capital symbolique. En effet, quel intellectuel qui se respecte lira la page féminine ?

Femmes de discours critique et médiatisé, les intellectuelles se sont formées dans la presse à grand tirage et bientôt dans une presse féminine revendicatrice et le plus souvent réformiste. Présentes au départ dans la presse imprimée, les intellectuelles le sont restées en

œuvrant rapidement dans les médias radiophoniques et télévisuels.

Contrairement à ce que l'on a tendance à croire, on n'assiste peut-être pas à une radicalisation, entendue au sens politique du terme, de la pensée féministe ni à une diversification progressive des objets de revendication (qui sont déjà fort nombreux dès *Le Coin du feu*), mais bien, plutôt, à l'hétérogénéisation d'un mouvement structuré d'abord par des sociabilités militantes (MLCWC, FNSB, FLFQ), puis par des forces intellectuelles, des voix individuelles ou collectives, qui diffusent la pensée des groupes sur la place publique. En effet, de plus en plus, la pensée tend à atteindre des femmes de tous statuts, âges, générations, classes sociales, cultures, et cela se perçoit très clairement dans le discours des intellectuelles à travers le temps. Ainsi, de Joséphine Marchand-Dandurand à Éva Circé-Côté, en passant par Idola Saint-Jean ou Thérèse Casgrain, le discours concerne avant toute chose, peut-être, le rôle que les femmes peuvent et veulent jouer dans la société comme femme et de manière plus neutre, comme agente sociale pouvant potentiellement intervenir sur des enjeux qui ne concernent pas toujours *spécifiquement* la condition des femmes, mais recourent des questions qui font vibrer les forces intellectuelles de l'époque. Ainsi, l'économie, la guerre, de valorisation de la culture nationale et de la langue ou de la modernité littéraire, culturelle ou sociale sont autant de questions à propos desquelles les femmes veulent pouvoir se prononcer ; le cas de Robertine Barry, libérale et près du réseau des exotiques, est un bon exemple.

C'est l'enjeu que révèle la revendication du suffrage universel. Cela va de pair avec la question de la reconnaissance

des femmes sur le plan social, de leur liberté individuelle et de leur libre-arbitre dans le cadre de l'institution patriarcale que constitue le couple (T. Casgrain, Adèle Lauzon, Fernande Saint-Martin). Si les intellectuelles partagent avec les intellectuels un même sens critique, une même attraction par les libertés, une même sensibilité aux processus de libération, elles ont eu, tâches supplémentaires, à s'opposer aux intellectuels eux-mêmes, à s'opposer à l'État patriarcal, à s'opposer à l'Église inégalitaire. Leur regard sur le nationalisme et sur le cléricanisme, deux trames du combat des intellectuels, a pris des accents critiques différents chez les femmes.

La bataille pour l'égalité juridique mènera à des prises de conscience importantes. Des intellectuelles comme celles de *Québécoises deboutte!*, des *Têtes de pioche*, tout comme Nicole Brossard, France Théoret ou Madeleine Gagnon, arriveront à nommer les sources de l'oppression en pointant directement et explicitement le système patriarcal, orientations théoriques qui seront consolidées par les travaux des premières professeures en études féministes et par ceux de dizaines de cohortes d'étudiantes dans toutes les disciplines des sciences humaines et des arts. L'intellectuelle québécoise est celle qui prend la parole dans l'espace public et qui, par cette prise de parole (parfois difficile, parfois inaudible, parfois déconsidérée, selon les époques) investit le terrain du politique. L'intellectuelle est protéiforme et sa prise de parole déjoue l'hétéronomie des discours dominants, et en particulier ceux de leurs confrères intellectuels masculins. Si l'histoire de la pensée féministe est une ligne chronologique commode pour retracer les moments clefs de l'histoire des intellectuelles québécoises, celle-ci n'évolue pas en vase clos et ne peut se

lire parallèlement à ce que d'aucuns nommeraient l'« histoire officielle » ; l'histoire des femmes n'est pas alternative, mais bien nécessaire pour comprendre l'évolution des mouvements sociaux et intellectuels. Selon la formule de l'historienne Micheline Dumont, « les femmes sont dans l'histoire, les femmes ont une histoire et les femmes font l'histoire ».

Les postulats d'une définition de l'intellectuel

Tout en ayant à l'esprit et en mémoire l'utile définition de l'intellectuel de Pascal Ory et de Jean-François Sirinelli – un homme du culturel devenu homme du politique –, nous avons exploré cette figure dans une autre société que la France, en cherchant sa forme jusqu'au XVIII^e siècle et en conceptualisant le mode d'émergence des intellectuelles.

Le chemin une fois parcouru, nous observons la distance prise par rapport à la définition des collègues français. Pour le dire d'entrée de jeu, nous avons fini par privilégier l'intervention écrite et journalistique non seulement parce que c'est là que se trouvent les traces des interventions, mais parce que sans l'imprimé, et surtout sans la presse, il est difficile sinon impossible d'épingler historiquement l'intellectuel. Privilégiant ainsi la presse et la « publication », nous avons été amenés à chercher la naissance de l'opinion publique au Québec, société coloniale, et à penser l'intellectuel davantage dans un espace public que dans le seul espace politique, tout déterminant que soit ce dernier espace. Nous savons que l'homme québécois de la politique a été important. La politique vécue sous le mode des luttes constitutionnelles pour la survie et de l'esprit de parti fut d'un tel poids pour ne pas dire d'une telle

lourdeur que l'intellectuel s'est en partie constitué contre cette annexion de la politique partisane.

De ce point de vue, il serait intéressant de lire un ouvrage d'Ory et de Sirinelli sur l'intellectuel en France dont la borne liminaire serait antérieure à l'affaire Dreyfus.

Nous avons conçu dès le départ le proto-intellectuel comme homme de discours avec l'idée intuitive que c'était là une façon de faire place aux femmes tout en explorant la dynamique spécifique de ce discours. Ce postulat aurait pu masquer des intellectuels plus engagés dans l'action ; ce n'est pas le cas, car l'action est aussi une forme de discours, d'expression, et nous avons retenu des syndicalistes, par exemple, dont les traces écrites sont la plupart du temps minimales. Mais, encore une fois, c'est contre une certaine conception de « l'action » liée à « la doctrine » que l'intellectuel a cherché à s'affirmer.

L'histoire et le choix de chercher des intellectuels aux XVIII^e et XIX^e siècles ont marqué notre qualification de ce discours « critique ». L'inclusion de Mesplet et de Jautard, de Dessaulles et de Buies a fait voir chez l'intellectuel pré-XX^e siècle un citoyen critique, contestataire de certains aspects de la vie publique, que ce soit le colonialisme, la monarchie ou le cléricalisme. Cette vision n'excluait pas pour autant un Parent, un Fabre, un Tardivel.

Dernier postulat de notre caractérisation de l'intellectuel : l'existence de traces, de discours, et la possibilité de repérer et de suivre des positions critiques ou pas. Il est difficile de voir comment l'intellectuel pourrait exister sans qu'une opinion publique soit établie, sans qu'une gazette publique et que quelque forme d'imprimé n'en soient le médium. Cette vision finit peut-être par expliquer non seulement la difficulté de trouver des traces du discours des intellectuels à

la radio, à la télévision et dans les médias sociaux, mais elle suggère surtout de voir pourquoi, comment et quand l'intellectuel « classique » s'estompe. Pour le moment, les médias semblent porteurs d'une archive et d'une mémoire sinon problématiques du moins radicalement différentes.

Table des matières

Avant-propos	7
CHAPITRE 1	
L'intellectuel et l'intellectuelle avant le mot	9
CHAPITRE 2	
Quêtes d'autonomie et obstacles: les intellectuels empêchés (1901-1929)	19
CHAPITRE 3	
La trajectoire des intellectuelles (1880-1929)	43
CHAPITRE 4	
L'intellectuel de la Crise (1929-1945)	55
CHAPITRE 5	
De multiples dédouanements (1945-1970)	79
CHAPITRE 6	
Esquisse d'une histoire contemporaine des intellectuels (1970-2015)	125
Conclusions	139
Études sur l'intellectuel québécois	155